

# anne-marie lo presti ce goût de l'ailleurs

# C

Chargée d'enseignement dans l'UER Développement de l'enfant à l'adulte à la HEP Vaud, Anne-Marie Lo Presti nous emmène sur les pas de Nicolas Bouvier, ce « passeur d'images venues d'ailleurs ».

« On voyage pour faire apparaître le monde », lance Nicolas Bouvier dans *L'Échappée belle*. Cet écrivain suisse né à Genève en 1929 et décédé en 1998, est également poète, essayiste, photographe, iconographe et grand voyageur. Le Genevois choisit très tôt de partir à la découverte du monde. En compagnie de son ami Thierry Vernet, il parcourt durant quatre ans la Yougoslavie, la Turquie, l'Iran et le Pakistan, un périple qu'il retrace en 1963 dans son premier livre *L'Usage du monde*. Suivront une dizaine d'ouvrages dont *Le Poisson-scorpion*, *Chronique japonaise*, *Le Vide et le Plein*, *Le Dehors et le dedans*, *Routes et déroutes*, *Le Hibou et la baleine*, *Journal d'Aran et d'autres lieux*.

Nicolas Bouvier se définit comme faisant partie de la famille « des écrivains qui ont besoin de géographie ». Il souhaite d'ailleurs s'inscrire dans une tradition helvétique. Il dresse dans *L'Échappée belle*, le portrait d'une Suisse nomade dont il fait l'éloge : « Une constante de nomadisme, d'exil, de quête, d'inquiétude, une manière de ne pas tenir en place qui ont profondément marqué notre mentalité et donc, notre littérature ». L'écrivain cultive et décrit avec une finesse de miniaturiste l'état nomade qui est comme une seconde nature pour lui : « Je suis un angoissé qui travaille trop et tourne autour de

cette planète comme une goutte de mercure » (*Le Hibou et la baleine*). Il est devenu au fil du temps un magnifique représentant de la littérature périgrine et figure parmi les maîtres contemporains du récit de voyage.

# B

## Bouvier prend le monde en filature

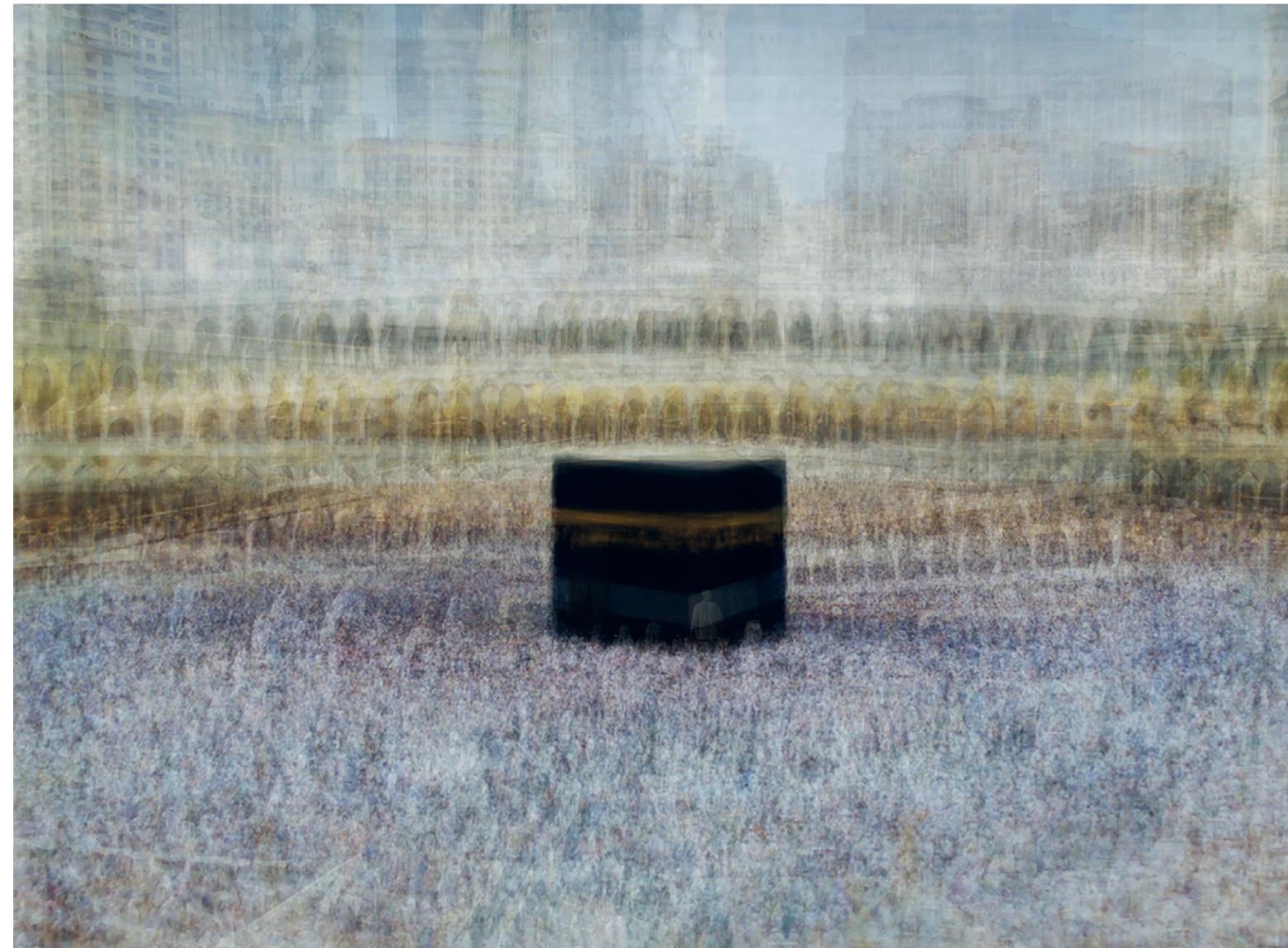
Le goût de l'ailleurs lui est venu très jeune, par le biais de la littérature et des grands atlas de couleur que son père bibliothécaire lui a mis entre les mains. Des heures de lecture clandestines insufflent à l'enfant le goût d'aller voir ailleurs. « C'est la lecture des atlas, entre huit et douze ans, à plat ventre sur le tapis de la bibliothèque, qui m'a conduit au voyage. Et le voyage, ensuite, à l'écriture (*L'Échappée belle*) ».

Dès lors, Nicolas Bouvier n'a de cesse de prendre le monde en filature et de le dépeindre avec des formules souvent lapidaires et limpides. « De cette attente adolescente du monde, je puis dire

**Une constante de nomadisme, d'exil, de quête, d'inquiétude, une manière de ne pas tenir en place qui ont profondément marqué notre mentalité et donc, notre littérature.**

qu'elle a été comblée au-delà de l'imagerie forcément réductrice et pourtant tirée de livres magnifiques, que j'avais dans la tête. Cette planète était bien plus imprévue, surprenante, cruelle, colorée, généreuse que l'image épinalisée que je m'en étais faite (*Ibid.*) ».

Ainsi, au voyage métaphorique que la littérature permet, a succédé le voyage physique, véritable révélation pour l'écrivain : « J'avais dix-sept ans quand j'ai franchi pour la première fois le cercle polaire. C'était l'été lapon avec son soleil de minuit et ses ruisseaux brillants de truites. J'étais monté avec des bergers qui suivaient leurs troupeaux de rennes jusqu'à la côte arctique. (...) L'air était très doux. Les premiers oiseaux migrateurs faisaient des rondes dans le ciel avant de partir vers le Sud. Je dormais sur la mousse dans une grosse veste de feutre. Je n'avais jamais imaginé qu'on puisse être aussi heureux. J'ai compris alors que "l'état nomade" avait quelque chose à m'apprendre. C'est cet été boréal qui a fait de moi un voyageur et m'a ouvert ensuite les autres axes de la boussole (*Le Hibou et la baleine*) ».



# D

## Du surréalisme dans l'état du voyage

Dès lors, Nicolas Bouvier se déplacera sur l'axe du monde et tentera dans ses écrits de l'organiser entre est et ouest, dehors et dedans. Son style glisse perpétuellement du présent au passé, du prosaïque au magique, du quotidien à l'atemporalité des mythes qui entrent en résonance avec l'architecture de nos existences. « L'état de voyage » sera le seul qui le comble. Il effectuera une succession de voyages initiatiques aux divers âges de la vie qu'il recueillera dans ses écrits. Ses pas le mèneront à travers l'Europe orientale, l'Asie, le Japon. Il vivra même quelque temps à Ceylan, à Tokyo et en Irlande. Ses livres s'inspirent de ces séjours, offrant ainsi au lecteur des instantanés de voyage et de vie avec une poésie

tantôt exubérante, tantôt minimaliste. L'écrivain, tel un passeur d'images venues d'ailleurs, s'efforce de donner à voir le monde à travers la qualité de son regard et de son écriture : « Il entre du surréalisme dans l'état du voyage. Le voyageur se doit d'être un voyant » (*Le Vide et le Plein*).

L'écrivain poursuit sa quête sur la mappemonde, tout en étant bien conscient que la vie nous conduit vers « l'ombre seigneuriale de la mort » comme il le dit dans *L'Usage du monde*. À travers ses écrits apparaît en filigrane une volonté constante d'apprivoiser et de conjurer la mort en célébrant la beauté et la magie de cette planète : « Je dois, nous devons au monde un coup de cymbale magistral » (Il faudra repartir). Malgré la beauté saisie en route, certains de ses textes nous font bien sentir que l'homme est fondamentalement seul : « Ciel gris perlé. Les immenses arbres de Yoshida, gonflés de pluie, gesticulent avec nonchalance. Il y a de très beaux arbres à Kyoto, mais ils vous laissent vous débrouiller tout seul » (*Le Vide et le Plein*).

## Ce vide qu'on porte en soi

L'ascension du volcan coréen qu'il évoque dans *Les Chemins du Halla-San* est également une métaphore du voyage, de tout périple, y compris celui de la trajectoire existentielle. Le déplacement extérieur entre alors en résonance avec le cheminement intérieur. Même si le voyage nous transporte loin, il nous ramène irrévocablement à soi : « Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr » (*L'Usage du monde*). L'écrivain nous rappelle ainsi que le voyage nous confronte à nous-mêmes et au vide existentiel. Il nous fait prendre conscience de nos propres limites et fragilités.

## Voyager : cent fois remettre sa tête sur le billot, cent fois aller la reprendre dans le panier à son pour la retrouver presque pareille.

Nicolas Bouvier

Malgré cela, l'appel du large est constant chez Bouvier. Le voyage, école de la vie, nous forme et nous déforme, écrit-il, il nous fait et nous défait. Dans ses récits apparaît alors la primauté de l'expérience : l'homme en faisant, se façonne lui-même : « Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon. Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit que l'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait (*L'Usage du monde*) ».

À travers ces lignes magistrales, Nicolas Bouvier nous laisse entrevoir l'épreuve transformatrice de l'ailleurs que représente pour lui le voyage. Expérience de dépouillement, expérience d'érosion : « Voyager : cent fois remettre sa tête sur le billot, cent fois aller la reprendre dans le panier à son pour la retrouver presque pareille. On espérait tout de même un miracle alors qu'il n'en faut pas attendre d'autre que cette usure et cette érosion de la vie avec laquelle nous avons rendez-vous, devant laquelle nous nous cabrons bien à tort (*Le Poisson-scorpion*) ».

Bouvier partage ici sa philosophie de la route qui est comme un dépouillement de soi, une mise à l'épreuve souvent douloureuse : « L'ambiguïté des voyages : on s'attache, on s'arrache et ce mouvement pendulaire est loin d'être innocent. On passe de la jubilation à la tristesse et cette balance qui est comme un voyage à l'intérieur du voyage, vous tue (*L'Échappée belle*) ».

Aller à la rencontre de l'autre, c'est avant tout aller à la rencontre de soi. Même si cela est parfois douloureux, il en ressort de fugaces instants de bonheur, comme il le décrit dans *L'usage du monde* : « Impossible ici d'être étranger au monde – parfois pourtant, on aurait bien voulu. L'hiver vous rugit à la gueule, le printemps vous trempe le cœur, l'été vous bombarde d'étoiles filantes, l'automne vibre dans la harpe tendue des peupliers, et personne ici que sa musique ne touche. Les visages brillent, la poussière vole, le sang coule, le soleil fait son miel dans la sombre ruche

**L'ambiguïté des voyages :  
on s'attache, on s'arrache  
et ce mouvement pendulaire  
est loin d'être innocent.**

du bazar, et la rumeur de la ville – tissu de connivences secrètes – vous galvanise ou vous détruit. Mais on ne peut pas s'y soustraire, et dans cette fatalité repose une sorte de bonheur. »

Ainsi laissons-nous encore bercer et ensorceler par la petite musique des mots que Bouvier sait si savamment orchestrer, comme ici dans *Chronique japonaise* : « De temps en temps, un attardé rentrait du bain public et j'entendais le chant de ses sandales de bois qu'on accorde à la tierce – fa ré fa ré – croître et décroître dans la ruelle. »

Et plus loin encore, laissons-nous emmener par le vent des routes...

*Désormais c'est dans un autre ailleurs  
Qui ne dit pas son nom  
Dans d'autres souffles et d'autres plaines  
Qu'il te faudra  
Plus léger que boule de chardon  
Disparaître en silence  
En retrouvant le vent des routes*

*Le dehors et le dedans, Nicolas Bouvier /*

